

Une vieille coutume

Autor(en): **Selva**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **62 (1924)**

Heft 51

PDF erstellt am: **15.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-219158>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

jeunes écrivains croient pouvoir exalter la terre natale en reniant, plus ou moins ouvertement, son passé de religion : M. Pierre Deslandes, que ce passé attire si passionnément, ne saurait tarder à en toucher les véritables profondeurs. Souhaitons-le-lui de tout cœur, et ne regrettons pas d'avoir dû lui résister sur certains points : il nous a donné ainsi une occasion de réfléchir, et de nous mieux comprendre. Ce n'est peut-être pas le moindre effet d'une conférence.

M. D.

Quarante de fièvre ! — On lit dans l'«Éducateur» : Huit heures du matin. Toute la tribu est rassemblée devant l'école. Hier, le maître a dû interrompre sa leçon : il était malade. Viendra-t-il aujourd'hui ? Cruelle énigme. Quarante paire d'yeux scrutent l'avenue. On a demandé au grand William — c'est le concierge. Le grand William ne sait rien. Un naïf a proposé d'avertir la Direction. Il a été bien reçu.

— T'es pas marteau ! Pour qu'on nous envoie tout de suite un remplaçant !

A la fin, on décide de dépêcher un messenger chez le maître lui-même.

Devant la porte du maître, après un coup de sonnette bien discret.

— Bonjour, madame ! Auriez-vous la bonté de me dire si notre maître pourra venir à l'école aujourd'hui ?

— Eh ! non, mon ami. Il n'est pas encore assez bien.

— Oh ! Alors ! On regrette beaucoup. Est-ce qu'il est bien malade ?

— Je ne sais pas encore. Le médecin n'est pas venu, mais ce matin, il avait presque 40 degrés de fièvre !

— Oooh ! ça me fait bien de la peine, Madame. Vous lui direz qu'on espère qu'il sera bientôt guéri. Bonjour, Madame !

Et le messenger descend l'escalier lentement, comme il convient quand on est affligé, tandis que la dame le suit des yeux.

« Braves garçons, pense-t-elle. Ils sont pleins de cœur, quand même. »

Devant le collège, la tribu attend toujours. Quarante cous sont tendus ; quarante paires d'yeux scrutent l'horizon. Le silence complet s'établit : le messenger vient d'apparaître au bout de l'avenue. Il court. Son sac, en bandouillère, lui bat les reins. Il lève les bras au ciel et les agite frénétiquement. De tout loin, on l'entend qui hurle à tous les échos :

« You ! You ! Il a quarante de fièvre ! »

LE VILLAGE DES MARGUERITES

JE connais un coquet village sis dans un charmant vallon du pays. A cheval sur un ruisseau, il étale au soleil levant les grosses et riches maisons de ses épiciers, marchands de tissus, de poterie, et sème ses fermes propres, encadrées de vergers, sur des pentes douces, toutes recouvertes, durant la belle saison, de délicieuses marguerites. Mais, il n'y a pas que ses prés où prospèrent et fleurissent les marguerites. Ses maisons en sont pleines, hiver comme été. Les unes sont blanches comme des lys, d'autres sont si colorées qu'elles font songer aux pâquerettes ou à ces anémones rosées que l'on trouve dans les bois au printemps. Toutes ont un cœur d'or ; elles font non seulement l'ornement, mais aussi le bonheur du milieu où elles sont cultivées. Du matin au soir, elles sont là souriantes, entourant le foyer et lui réservant le meilleur de leurs grâces. Pour les distinguer, on leur accole le prénom du chef de la maison ; c'est ainsi que chacun dans la contrée sait de qui l'on parle quand on nomme « Marguerite à Charly, Marguerite à Luc, Marguerite à Jules, Marguerite à Auguste, Marguerite à Daniel, Marguerite à Samuel, Marguerite à Frédéric », et ainsi de suite. Il y en a tellement de ces Marguerite dans ce village que leur dénomination spéciale paraît être à première vue une nécessité quasiment inéluctable et pourtant chacune de ces Marguerite a si bien su garder un cachet personnel, que même l'étranger de passage en ces lieux a tôt fait de les classer sans les confondre. Cela ne l'empêche pas de faire comme tout le monde, tant l'usage est plein de charme en sa familiarité ingénue, et de parler en connaisseur de Marguerite, à Luc, de Marguerite, à Charly,

etc., sans le moindre embarras. En quittant cet eldorado toujours fleuri, chaque visiteur, gagné par un tel excès de grâces champêtres, ne manque pas, je vous l'assure, de s'écrier : « Vivent les Marguerite, à qui qu'elles soient ! »

Coquelicot.

NOUVELLES PAROLES POUR L'HYMNE VAUDOIS



QUAND le colonel Rochat composa les paroles de l'Hymne vaudois, il devait un peu se moquer des gens qui allaient le prendre au sérieux. En effet, on n'écrit pas sans un sourire ironique des phrases du genre de celle-ci :

« Que dans ces lieux, règne à jamais,
L'amour des lois, la liberté, la paix. »

L'amour des lois ! Montrez-le moi, le citoyen capable d'une semblable passion à l'égard du code. Où est-il ? On admet les lois, on ne les chérit pas. A la fois utiles et ennuyeuses, elles n'inspirent à l'homme aucun sentiment de tendresse et loin de le rendre indépendant, elles entravent sa liberté. Peut-être me trouvez-vous particulièrement blasé, mais jamais je ne me suis levé durant une nuit de clair de lune pour rêvasser à la fenêtre des décrets de la police, jamais ils n'ont éveillé en mon âme quelque émoi. Jamais. Qu'on me pardonne !

Voici les nouvelles paroles que je propose pour l'hymne vaudois, moins poétique que les anciennes (je le reconnais) elles auront du moins l'avantage d'exprimer la vérité toute... (ces points remplacent un mot censuré par la Ligue contre la littérature pornographique).

Vaudois, un nouveau jour se lève,
Il porte de nouveaux décrets,
La liberté est presque un rêve
Ce n'est pour personne un secret
Partout des écrivains défendent
D'agir suivant son bon plaisir,
Pour mettre fin à nos désirs
C'est partout des six francs d'amende.

Que dans nos riantes campagnes,
Cet heureux refrain soit chanté,
Que par l'écho de nos montagnes
Il soit mille fois répétés :
On doit tenir les chiens en laisse
Sous peine de payer six francs ;
Aucun enfant sans ses parents
Ne peut sortir quand le jour baisse.

Voyez ce petit chemin sombre,
Des amoureux chemin rêvé,
Ne vous perdez point dans son ombre :
Six francs d'amende, il est privé.
Prenez plutôt l'autre passage,
Il y fait jour comme à midi,
Mais, du moins, il est interdit
Uniquement du gros roulage.

Vaudois, si tu pars pour la pêche,
Au lieu de te mettre à pêcher,
Lis le décret qui t'en empêche.
Prends garde au gendarme caché.
Puis, si tu préfères la chasse,
Au lieu de te mettre à chasser
Sous des buissons va te glisser
Pendant que la police passe.

Vaudois ne grimpe pas aux arbres,
Ne marche pas sur le gazon ;
Si tu vois des pentes de marbre,
Ne t'y glisse pas sans raison.
N'éparpille pas des ordures
Où le défend un arrêté,
Pour ne pas te faire arrêter :
Ne crache pas dans les voitures.

REFRAIN :

Que dans ces lieux, règne à jamais,
L'amour des lois, la liberté, la paix.

André Marcel.

Humour anglais. — Après un voyage de plus d'un an, il revint au pays natal. Le groom l'attendait à la gare et le salua d'un air morne. Et le voyageur demanda :

— Auriez-vous des mauvaises nouvelles à m'apprendre, Joë ?

— Oui, monsieur ! répondit Joë, et il ajouta, après une pause : la pie est morte.

— De quoi est-elle morte ?

— Je crois qu'elle avait mangé trop de viande de cheval.

— Où donc avait-elle trouvé cette viande ?

— Dans l'écurie, monsieur.

— Les chevaux sont donc morts aussi ?

— Oui, Monsieur, lors de l'incendie.

— Quel incendie ?

— Celui de la maison, monsieur.

— Quand donc cela s'est-il passé ?

— La nuit même des funérailles, monsieur.

— Quelles funérailles ? Quelles funérailles ?

— Celles de votre mère, monsieur.

— Et de quoi est-elle morte, ma pauvre mère ?

— De frayeur, monsieur, lorsqu'on lui a apporté le cadavre de votre père.

— Mon père aussi ! Mais de quoi est-il mort, lui ?

— Il s'est suicidé après sa banqueroute frauduleuse !

Trop réaliste. — La façon dont vous avez peint la tempête de neige est si vraie, disait un critique à un artiste, que l'on a presque froid en la contemplant !

— Oui, ce doit être très réaliste, répond le peintre. L'autre jour, une personne est entrée en mon absence dans mon atelier. Après avoir regardé mon tableau, inconsciemment elle a pris mon pardessus et s'en est allée.

UNE VIEILLE COUTUME



EUX d'Yverdon et de Grandson doivent être étonnés quand, se trouvant à Thoune, les derniers jours de septembre, ils assistent au grand cortège du tir de la petite ville ! Car celui qui ouvre l'important cortège et qui est, tout le long du parcours, entouré d'une nuée de gamins et de fillettes (qui se réjouissent toute l'année pour cette journée !) n'est autre que le fou de cour de Charles-le-Téméraire. En vérité ! le fou de cour, avec ses habits authentiques, du jour où il fut amené à Thoune ; les habits de ce jour-là (bataille de Morat), tombent en poussière dans une vitrine du château, mais on les a soigneusement copiés et, chaque année, un garçon de cette taille-là en est revêtu, et marche en tête du cortège de fête, pour quelque occasion que ce soit. Ce sont jours de liesse ; alors, le gars est nourri aux frais de la ville ; il est libre de parcourir les rues quand il veut ; armé d'une vessie de porc gonflée, avec laquelle il assène des coups sur la tête des indiscrets, il déambule, toujours suivi de son escorte enfantine qui, ces jours-là, errent, eux aussi, avec le « fauler Hund », comme ils l'appellent, en lui cornant dans les oreilles.

Il faut savoir qu'à la bataille de Morat les Thounois, entre autre butin, capturèrent le fou de cour de Charles, qu'ils le conduisirent au château où il finit ses jours, point molesté du tout, vivant au contraire dans l'abondance et les délices et étant exhibé, ainsi qu'aujourd'hui, aux grandes et solennelles occasions.

Du reste, les Thounois doivent s'être particulièrement bien conduits à Morat, ainsi que le prouve l'étoile d'or de leur armoirie. Ces messieurs de Berne, voulant témoigner leur contentement à leurs sujets de Thoune, leur offrirent de choisir comme récompense, ou trois années de libération d'impôts, ou une étoile d'or dans leur armoirie.

Les braves Thounois, songeant à la postérité, préférèrent d'emblée l'étoile d'or, qui devait perpétuer leurs hauts faits. Et, en effet, les enfants d'aujourd'hui savent parfaitement ce que cela signifie, ce qui du reste leur est remis en mémoire par le « fauler Hund ! fauler Hund » retentissant dans les rues à leurs fêtes solennelles.

En septembre dernier, c'était par un beau jour de soleil ; derrière le fou de cour, marchaient fiers, le sabre au poing, les cadets vêtus de leurs coquets uniformes, les officiers ceints de la grande écharpe rouge et blanche,

ayant, eux aussi, leur « roi du tir » (tir à l'arbalète) et les vieux tireurs marchant derrière au son d'une musique entraînante.

Tout le jour on s'amusa bien et l'on trouva encore le temps de faire un tour pour saluer les cimes embrasées, mais surtout pour s'assurer si la Jungfrau répondait déjà ce jour-là, à ce qu'on attend d'elle au début de l'automne. En effet, au-dessus du lac de Thoune, elle resplendissait, leur belle Jungfrau, d'un rouge merveilleux, et au milieu une superbe croix fédérale d'un noir-vert était formée par l'ombre des rochers, ombre spéciale à ce moment de l'année.

Ils avaient parlé depuis longtemps de cette croix de la Jungfrau, mais on n'y croyait point tant jusqu'à ce que, en effet, on la vit bien distincte, cette bannière fédérale (à croix noire) à nulle autre pareille, dominant la patrie entière. *Selva.*

Vieille rancune. — ELLE, hautaine. — Vous oubliez bien des choses, cousin. Notamment que vous prétendez jadis à ma main et que je vous l'ai refusée.

LUI, très calme. — Je vous demande pardon, chère cousine. Et, soit dit sans vous offenser, c'est même l'un de mes meilleurs souvenirs.

L'AVENTURE DE JEAN TRIPOD



Le jour-là, Jean Tripod se leva de bonne heure. Ayant mis ses salopettes, son bourgeron d'écurie et sa calotte de cuir, il s'en alla gouverner, après quoi il vint à la cuisine où sa mère préparait le déjeuner. L'eau chantait dans la casserole et la bonne odeur du café se répandait dans toute la pièce.

Il gravit l'escalier de bois, entra dans sa chambre, ôta ses salopettes et mit son habit des dimanches. Quand il redescendit, sa mère avait placé, sur la table, le pain et le fromage ainsi qu'un plat de pommes de terre frites. Tout en servant le café au lait, elle disait :

— As-tu tout, ton portemonnaie, un mouchoir propre, ton livret de service ?

— T'en fais pas ! Rien ne manque ! dit-il en s'asseyant.

Il était blond, il avait des yeux bleus et son visage était piqué de taches de rousseur. Il portait de grands cheveux rejetés en arrière et se rasait deux fois par semaine. De taille moyenne, râblé et solide, il cultivait le domaine avec le sérieux d'un paysan dans la force de l'âge. Membre de la Société de jeunesse, il serait devenu le bout-en-train de toutes les fêtes s'il n'avait pas été d'une timidité excessive qui le poussait à se tenir à l'écart dès qu'il y avait beaucoup de monde. On lui disait souvent : « Allons, Jean, à quoi rêves-tu ? » Il ne répondait rien mais savait, à l'occasion, dire de bonnes plaisanteries, surtout à l'auberge du « Cheval blanc » quand il allait, de temps à autre, boire un verre en compagnie de ses amis.

— Tu ne reviendras pas trop tard ! lui dit la mère quand elle le vit se lever pour partir.

Il ne répondit rien. On le vit sortir sa bicyclette du hangar, gonfler les pneus et vérifier ensuite le contenu de son portemonnaie.

— Au revoir ! cria-t-il d'un ton brusque. Et il partit.

Bientôt il n'y eut plus qu'un petit point noir qui filait sur la route blanche.

On était en juillet. Le soleil jetait sur les prés fuchés, sur les blés qui commençaient à jaunir et sur les hêtres feuillus, l'éclat de sa lumière blonde. Les alouettes chantaient très haut dans le ciel et, au fond de la vallée, on entendait le bruit sourd de la Mentue qui s'en allait, monotone, entre des rives bordées de blocs de molasse.

Arrivé au bas de la pente, Jean Tripod franchit la rivière sur le vieux pont de pierre et descendit de machine. La route monte. Elle coupe la forêt, traverse des prairies et gagne le premier village dont on aperçoit le clocher trapu, abritant un groupe de maisons accueillantes. Puis, quand on arrive au haut de la colline, on voit, tout à coup, la plaine de l'Orbe,

le lac de Neuchâtel et, à l'horizon, la ligne sombre du Jura. En bas, la petite ville d'Yverdon, en plein soleil, semblait posée là, sur un vaste triangle dont le sommet touchait à la colline de Chamblon tandis que la base se confondait avec le rideau de peupliers qui la sépare du lac.

Jean tira sa montre :

— Charrette ! dit-il, je vais être en retard.

Et il enfourcha de nouveau sa bicyclette.

Quand il arriva à Yverdon, l'horloge de l'église égrenait ses sept coups sur la Place Pestalozzi. Il prit la rue du Milieu et arriva devant la caserne. Des jeunes gens de son âge étaient là, par petits groupes, dans la cour, tandis que des officiers allaient et venaient en uniforme gris-vert.

Soudain un caporal, en bonnet de police, commanda :

— Rassemblement !

Les conscrits se placèrent sur deux rangs. A la vue de ce jeune paysan qui s'avancait timidement et cherchait, en hésitant, une place, le caporal cria :

— Qu'est-ce que vous foutez par là, vous, au lieu d'aller à votre place. Est-ce que vous ne savez pas qu'on doit arriver à l'heure ?

Jean alla se placer au dernier rang. Il tira de sa poche un mouchoir à carreaux et s'épongea le front.

* * *

Ils étaient tous là, ceux qui se présentaient au recrutement. Il y avait des paysans et des citadins, groupés pêle-mêle. Les uns portaient des habits clairs et des chemises blanches à col Robespierre. D'autres étaient venus en habit des dimanches et coiffés d'un chapeau de paille. D'autres encore, sans chapeau, en complet fatigué et souliers poussiéreux, achevaient, à la hâte, la première cigarette de la journée. Il y avait du brouhaha. On entendait des propos gouailleurs et des rires étouffés.

Le caporal commanda :

— Garde-à-vous !

Puis il alla s'annoncer à son supérieur. C'était un petit homme à grosse moustache grise, aux yeux enfoncés dans leurs orbites et à peine visibles à cause de la casquette à longue visière. Il portait un uniforme de capitaine. Il fit quelques pas et se mit à parler d'une voix basse. Parfois la voix s'arrêtait, pareille à l'eau du ruisseau qui vient buter contre une pierre et qui, tôt après, reprend son cours.

Il donnait des explications où les mots « service » et « discipline militaire » revenaient souvent. Quand il eut fini de parler, on vit les jeunes gens, placés près de lui, tirer, de leur poche, leur livret de service. Successivement, les voisins imitèrent ce geste, à l'exception de Jean Tripod qui tenait toujours à la main son grand mouchoir à carreaux rouges.

Alors le caporal s'approcha de lui en disant :

— Eh ! vous là-bas ! Avez-vous compris, oui ou non ?

Jean le regarda ahuri.

A la vue de ce blondin aux yeux bleus, le capitaine fit quelques pas. Il se piquait d'être physionomiste et, cette fois, il n'hésita pas :

— Wie heissen Sie ? dit-il aussi clairement qu'il put.

Pas de réponse.

— Wie heissen Sie ? répéta-t-il plus haut.

Afin de faciliter la tâche de son chef et pour montrer que la langue de Goethe n'avait pour lui aucun mystère, le caporal prit un air courroucé et s'écria :

— Heimatschein ? Heimatschein ? tonnerre !

Il y eut un éclat de rire général vite interrompu par un coup d'œil du capitaine.

Alors, Jean Tripod — bourgeois authentique d'une de nos bonnes communes vaudoises — s'avança en ôtant poliment son chapeau de feutre et dit, avec autant d'assurance que possible :

— Pardon, messieurs, est-ce qu'il n'y a personne ici qui parle le français ?

Cette fois, rien ne put interrompre l'éclat de rire qui suivit.

* * *

Jean Tripod fut, comme de juste, recruté dans la cavalerie. A la tombée de la nuit, il rentra au village, la boutonnière et le chapeau constellés de décorations multicolores. Ayant soupé copieusement, il s'en alla à l'auberge du « Cheval blanc » conter son aventure.

— Croyez-vous, disait-il, à ses camarades, en levant son verre, croyez-vous ça, ils m'ont parlé en allemand ! *Jean des Sapins.*

Royal Biograph. — Comme il était facile de le prévoir, le film monumental « Hélène ou la Destruction de Troie » a rencontré auprès du public un gros succès qui, une fois de plus a pu admirer une reconstitution tout à fait grandiose, la seconde et dernière partie d'Hélène : « La Destruction de Troie », est s'il est possible, supérieure à la première partie. L'action en est des plus mouvementée et tendue. Le programme comprend encore un excellent comique, « Billy à l'institut de beauté », un succès de fou-rire en deux parties. Enfin, le sympathique chanteur populaire, Marcel Perrière, se produira dans une nouvelle série de chansons filmées s'appropriant aux fêtes de Noël.

Théâtre Lumen. — Pour cette semaine, la direction du Théâtre Lumen a composé un programme de tout premier ordre, qui comprend tout spécialement la présentation pour la première fois à Lausanne, d'un des meilleurs films français tournés à ce jour : « L'Aventurier », grande comédie dramatique en 4 parties réalisée par Maurice Mariaud, d'après la célèbre pièce de Alfred Capus, de l'Académie française, qui est interprétée par Jean Angelo.

Le programme comprend encore « Les mésaventures de Zéphirine », comédie comique en 2 parties. Rappels qu'exceptionnellement la salle du Théâtre Lumen étant retenue certains jours par la Paternelle et l'Ecole de commerce les jours suivants : vendredi 19, samedi 20, dimanche 21 et lundi 22 décembre, en matinée et en soirée. Mardi 23, matinée, relâche, mardi 23 en soirée, mercredi 24, en matinée et jeu di 25 : Relâche.

Pour la rédaction : J. MONNET
J. BRON, édit.

Lausanne. — Imprimerie Pache-Varidel & Bron

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

ASSURANCES



Vous assurerez à La Suisse
UN CAPITAL pour vos vieux jours
UNE DOT pour vos enfants
UN HÉRITAGE certain pour votre famille



Examen de la vue

et conseils gratuits

Emile TREUTHARDT, Opticien-Spécialiste
« Les Ifs » St-Roch, Lausanne Tél. 45 49
Se rend dans toutes les localités du canton.

AUX SEMEURS VAUDOIS 40, rue de l'Alé, 40
Lausanne
Georges BALLY, Horticulteur grainier. — Semences pour jardins et champs. Arbres fruitiers, Rosiers, etc.

AGENT D'AFFAIRES PATENTÉ COTTENS Mce

18, Rue St-François — Lausanne — Téléphone 54.11
Représentation devant tous juges. — Recouvrements.
Recherches et renseignements de tous genres.
affaires pénales, plaintes et directions.

ÉLECTRICITÉ LOUIS CAUDERAY
Escaliers du Grand-Pont 4, LAUSANNE
Lustrerie — Porcelaines — Cristaux

PHOTOS Une belle photo est signée
MESSAZ & GARRAUX
14, Rue Haldimand — Lausanne — Téléphone 86.29

TIMBRES POSTES POUR COLLECTIONS



Choix immense
Achat d'anciens suisses 1850-54
Envoi prix-courants gratuits
Ed. ESTOPPEY
Grand-Chêne, 1 Lausanne